

LES BELLES ÂMES

Du même auteur

La Déclaration

Julliard, 1990

Verticales, 1997

Seuil, « Points », n° P 598

La Vie commune

Julliard, 1991

Verticales, 1999

La Médaille

Seuil, 1993

La Puissance des mouches

Seuil, 1995

et « Points » n° P 316

La Compagnie des spectres

Seuil, 1997

et « Points », n° P 561

Quelques conseils utiles aux élèves huissiers

Verticales, 1997

La Conférence de Cintegabelle

Le Seuil/Verticales, 1999

et « Points », n° P 726

LYDIE SALVAYRE

LES BELLES ÂMES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre a bénéficié d'une mission Stendhal
du ministère des Affaires étrangères

ISBN 2-02-033987-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Françoise Peyrot

Jour 1

Paris-Bruxelles

Ici le jour ne ressemble pas au jour. Le jour est comme un morceau délavé de la nuit. L'accompagnateur, par ces mots, veut gifler les esprits. Il a l'âme d'un prêtre, prompt à redresser, à faire peur. Prompt à violer les consciences, eût dit celui que je ne peux nommer.

Les touristes affichent aussitôt l'expression protocolaire de la tristesse dans la dignité et descendent du car, en silence, pour se regrouper devant le bloc D, et y attendre Jason, l'agent d'ambiance, qui doit venir les rejoindre, en renfort. Au cas où.

Le voilà qui s'amène, bras ballants, démarche de singe. On se présente. On s'enchant. En dépit du décor qui n'a rien d'enchanteur, il faut en convenir. Qui est même assez déprimant, pour parler avec franchise. Jason, prononcez Djéson, expose à l'accompagnateur les diverses étapes de l'excursion dans la cité. Les touristes veulent des sensations fortes, ils vont être servis. Dit-il.

Il est à préciser que Real Voyages, l'agence qui organise ce périple à travers l'Europe des démunis, a prévu

LES BELLES ÂMES

un programme à la fois vertical et longitudinal. Le programme longitudinal consiste à présenter aux touristes un échantillonnage varié autant qu'exhaustif des différents spécimens de pauvres. Quant au programme vertical, il conseille d'y aller progressif : d'abord les pauvres présentables, puis les moins présentables, puis les encore moins présentables, jusqu'aux derniers des derniers, jusqu'aux épaves dont la seule vision vous dégoûte de vivre.

Première visite donc : la cité des Sables, dans la banlieue nord de Paris. On commence en douceur. Contrairement aux dires de Jason. Qui noircit le tableau. À dessein. Pour appâter les touristes crédules. Lesquels se mettent en branle. À cet instant précis. Pilotés, donc, par l'accompagnateur qui fait une tête sinistre. Lui-même secondé, en cette pénible occurrence, par Jason, prononcez Djéson, j'insiste, un jeune homme à la coule, tout en langueurs et en souplesses, promu, par on ne sait quel sort, agent d'ambiance, et pour l'ambiance on peut compter sur lui, affirme le susdit.

Levez votre regard, osez, dit l'accompagnateur tout pénétré de sa mission qui est de dessiller les yeux des touristes aisés sur la situation des affligés. Voyez ce qui s'accomplit sur terre et à deux pas de vous. Entendez-vous la plainte qui sourd de ces immeubles ?

Mlle Faulkircher pense : ce type est complètement fou.

Odile Boiffard dit : non, j'entends rien. En outre, elle s'avoue fort déçue par ce qu'elle découvre. Ni voitures incendiées. Ni cabines téléphoniques saccagées. Ni tags sur les murs. Rien. Qu'une trentaine de blocs ternes de part et d'autre d'une autoroute. C'est d'un banal.

Heureusement, voici qu'un groupe d'adolescents surgit au coin du bloc F. Les adolescents se déplacent avec une lenteur élastique et comme s'ils étaient montés sur des ressorts de Cadillac. Rien à voir avec la démarche des gens de la ville qui courent à fond la caisse vers leur bureau honni.

L'un d'eux lance une boîte de bière en direction du

groupe de touristes. Le tir est remarquable puisque le projectile arrive pile dans les pieds de Mme Pite. Mais celle-ci manque des réflexes footballistiques de base. Au lieu de shooter comme quiconque le ferait, Mme Pite prend peur et se met à courir à toutes petites enjambées. C'est d'un comique !

Le groupe de touristes n'en mène pas large et passe en peloton serré devant les six adolescents qui rient sans retenue. L'un d'eux traite Jason, l'agent d'ambiance, de bouffon sans couilles. À quoi Jason répond : fais gaffe aux tiennes. L'échange est d'une étonnante sobriété.

Les adolescents observent les touristes comme s'il y avait dans leurs façons quelque chose de totalement incongru. Lafeuillade, qui tient à se poser en personnage cool, hasarde un Salut les gars mal assuré, piteux, et pour tout dire à peine audible, auquel les adolescents, du reste, ne répondent pas. M. Défosse, quant à lui, conserve un pas égal. Il veut prouver que, premièrement, il n'est pas un dégonflé et que, deuxièmement, il est en phase avec la jeunesse du pays. Son épouse qui le talonne lui murmure que ces adolescents les prennent probablement pour des touristes ordinaires : c'est-à-dire des voyeurs, d'où leur réaction bien compréhensible d'hostilité. Son mari la rabroue. Tu n'as qu'à aller leur expliquer ! Tous les touristes prennent soudain conscience qu'ils sont, aux yeux de ces jeunes gens, des figures hostiles sinon ennemies. Ça leur fait un grand choc. Le vieil incendie va-t-il se rallumer, plus violent d'avoir couvé si longtemps sous la cendre ? Ce sera le débat du dîner.

Les touristes sont au nombre de treize. L'un des couples prévu a déclaré forfait. Ce chiffre treize, ça les chiffonne.

M. Boiffard veut faire copain avec Jason. C'est un homme de gauche. Qui table sur le dialogue. Il demande à Jason s'il exerce une activité autre que la présente.

Jason s'enquiert du sens que recouvre pour ce monsieur le mot activité. Si, par activité, il entend faire des bricoles, Jason répond : oui. S'il entend un boulot comme celui de sa copine Olympe qui se tue à repasser les fringues des autres... Tiens, justement, la voilà qui se pointe. Qu'est-ce tu me veux ? Tu vois pas que je bosse ? Toujours à me coller !

Jason s'adresse toujours durement à Olympe. C'est devenu une habitude. Dont il ne cherche pas à se défaire. Puisque Olympe encaisse sans broncher. Mais aujourd'hui Olympe a honte parce que les témoins sont étrangers et que soudainement elle se voit par leurs yeux.

Jason s'adresse toujours à Olympe comme si sa présence avait le don de l'énerver. Nous inclinons à croire que la rudesse qu'il affecte à l'encontre d'Olympe ne vise à rien d'autre qu'à tester sa virilité, car selon lui virilité égale brutalité égale méchanceté égale insultes. À moins qu'il ne se donne ces dehors brutaux pour mieux dissimuler le bien que lui fait Olympe et qu'il ne sait comment lui rendre.

Mais Jason ne s'interroge jamais sur ce besoin qu'il a de maltraiter Olympe. Simplement il constate que la

rudoyer, l'humilier en public, la mettre en pleurs, soulage sa tension comme soulage une revanche. De plus, ses contenance mâles et ses façons brutales épatent la galerie. Devant ses copains, Jason plastronne : je me demande ce que je fous avec cette crépue ! Une tarée ! Un pot de colle ! D'autant que, question sexe, la ligne de démarcation passe chez elle juste au niveau du nombril. Ce qui réduit l'amour aux pipes. En matière d'amour, avouez qu'il y a mieux ! Pour Jason, baiseur émérite, nanti d'une barbe qui arrache et d'un engin surpuissant, cette situation est fâcheuse. Mais, en compensation, il se fait sucer deux fois plus souvent que ses copains. Et n'a quasiment plus à se branler lui-même. Commode, non ?

Olympe a l'air d'un petit animal. Qui fait bien plus pitié qu'envie.

L'accompagnateur ressent pour elle, à l'instant où il la voit, une tendresse immense. Et moi aussi, je ressens d'emblée cette même tendresse. L'accompagnateur intercède auprès de Jason et déclare, au nom du groupe, que la présence de cette jeune fille ne perturbe en rien la visite guidée. Tout au contraire. Il voudrait murmurer à Olympe une folie : serrez-vous contre ma poitrine. Au lieu de quoi, il regarde ses pieds. Il voudrait lui dire : venez je vous emmène, mais nulle parole ne sort de ses lèvres car nulle parole au monde ne saurait exprimer ce trouble prodigieux qui soudain le saisit. L'accompagnateur est un ancien séminariste. Un homme compassé. Très inhibé sur le plan affectif, ne parlons pas du sexuel.

À défaut de paroles tendres, il aimerait lui dire quelque chose de gentil. Mais il ignore tout de l'art d'être gentil. Surtout avec les jeunes filles. Olympe a dix-huit ans

C'est la bonne Mme Pite qui va se faire l'ange du destin. Car des anges veillent sur cette histoire amère. Si cette jeune fille nous accompagnait, propose Mme Pite, nous serions quatorze et l'inconvénient d'être treize serait levé. Formid ! Tout le monde applaudit.

Olympe hésite car elle doit reprendre le travail lundi. Si elle manque, son salaire se verra amputé. Déjà que.

Qu'à cela ne tienne, Mlle Faulkircher va téléphoner à son ami médecin, Jean-Pierre Tourpe, qui signera un arrêt maladie. Olympe s'enquiert timidement du montant des frais de voyage. Vous êtes notre invitée, annonce Lafeuillade, le roi des pâtes et des farines, en homme de décision. La cause est gagnée. Olympe embarquée. Avec Olympe, l'emporte constamment celui dont la volonté est la plus affirmée. L'emporte facile. Il suffit d'insister à peine pour la persuader de tout. Car Olympe est comme ces bêtes qui errent et ne demandent qu'à mettre leurs pas dans les pas d'un autre. N'importe quel autre. Un méchant de préférence. N'importe quel méchant. Car les méchants ont un talent inimitable pour se faire emboîter le pas. Mon Olympe. Son histoire est désespérante de banalité mais je dois l'assumer, quoi qu'il m'en coûte.

Olympe aimerait dire sa gratitude à ces magnanimes personnes, mais elle ne sait lui donner la forme appropriée. Dans son travail avec M. Fausto comme dans son

amour avec Jason, Olympe n'est pas amenée à user des mots de la langue. Aussi, quand il s'agit de nommer ses sentiments intimes, les mots ne viennent pas. À force de rester dans un coin, abandonnés, ils se sont tout engourdis.

Olympe suit la visite guidée, silencieuse. Au milieu de ces gens aux manières parfaites, Olympe se sent affreusement gauche et honteuse de sa gaucherie. Elle ne sait où poser son regard. Olympe n'a pas dans le regard cette résolution des jeunes filles de la ville. Quelque chose, toujours, vacille dans ses yeux. Olympe est un vacillement. Ne soufflez pas sur elle, SVP.

Que fait Olympe dans la vie ?

Elle est repasseuse au pressing de la galerie marchande. Le plus dur, c'est les chemises d'homme. Surtout les cols. Par plaisanterie, Olympe appelle son pressing : le hammam.

M. Fausto, le gérant du pressing, a coutume de dire que bavardage et repassage ne font pas bon ménage, et Olympe l'approuve. M. Fausto apprécie beaucoup les proverbes. Celui qu'il préfère est : à chacun selon son dû.

Vient-il à l'idée d'Olympe de se plaindre de son dû ?

Non. Sa vie est comme elle est. Olympe s'est rendue à cette idée qu'elle n'en pourrait jamais changer. Alors elle dit je m'en contente. Elle dit je suis pas difficile. Elle parvient même, avec son salaire, à mettre de l'argent de côté pour les cadeaux de la Saint-Valentin.

Ces paroles exaspèrent Jason qui dit que la tempéra-

ture dans le pressing est à plus de vingt-huit malgré la clim, et qu'il faut être une nullité comme Olympe, une conne finie comme elle, pour accepter de bosser dans cette putain de fournaise.

Olympe explique qu'elle reste à cette place parce que M. Fausto, le gérant, est gentil.

Ce qui déclenche une nouvelle colère de Jason. Voilà comment qu'on se fait baiser ! s'écrie Jason. Qui ajoute : je me demande ce que je fous avec une fille aussi nulle !

Olympe ne sait comment réagir à cette méchanceté. Elle baisse la tête honteusement car elle est ainsi faite que les méchancetés des autres lui font honte à elle. Entre nous soit dit, elle n'a pas fini de rougir.

Toutes les personnes présentes la prennent pour une idiote. Sauf l'accompagnateur qui s'émeut à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle est, on se croirait dans un roman rose. Il est le seul sur cette terre, en dehors de moi qui l'invente, à lui trouver un quelconque intérêt. Mais il a peur pour elle car il pressent confusément qu'Olympe est à la merci du premier venu. Donc à la sienne. Comme à la mienne.

Olympe est-elle heureuse de partir ? Elle a un air si triste. D'une manière générale, Olympe ne sait si elle est heureuse ou malheureuse. Elle s'excuse de ne pas le savoir. Tout simplement, elle a beaucoup de mal à articular dans sa tête les images de son feuilleton préféré : *Les Années fac* avec sa propre story.

En résumé :

Les Années fac sont en Technicolor, alors que sa story

à elle, depuis sa naissance, est d'un gris assez fade. *Les Années fac* se déroulent dans les charmants studios-kitchenette des étudiants américains. Le décor d'Olympe est postmoderne : c'est l'appart très laid de sa mère et la cave de la cité où le sol est glacé et dur.

Les étudiants américains qui figurent dans *Les Années fac* sont beaux, bien vêtus, joyeux, spirituels en diable et mettent leurs chères études en péril pour la défense de leur fiancée : une étudiante américaine blonde, bien vêtue, joyeuse et spirituelle en diable. Leur bonheur fait plaisir à voir.

Olympe est métisse, crépue et dépourvue d'humour de la façon la plus totale. On ne peut dire qu'elle ait un charme personnel. Seuls ont un charme personnel ceux-là qui, très épris d'eux-mêmes, ont l'art et la manière de se faire valoir. Dans l'ordre du valoir, Olympe est un zéro à gauche. Et n'a pas voix au chapitre. Comme dans ce roman. Où elle n'est qu'une pièce ajoutée.

Olympe ne compte pour rien. Si je ne l'avais inventée, elle aurait vécu sa vie de rien sans que nul, jamais, n'en fit le moindre cas. Et je ne suis pas peu fière de lui donner une existence. Mais je crains de la blesser, ou pis, de la faire disparaître. Je sais qu'un faux mouvement, une parole injuste pourraient l'anéantir, tant elle est insignifiante, tant sa vie est ténue, tant elle lui appartient peu. Car Olympe est comme ces fleurs qui se fanent à peine cueillies et pour lesquelles être et disparaître s'équivalent, je n'hésite jamais à pratiquer la poésie dont nous avons si grand besoin. En

termes de boucherie, Olympe serait un bas morceau. Un bas morceau encore plus bas que le bas morceau Jason. Mais personne n'a dit que les bas morceaux étaient immangeables. Non, ils sont seulement déconsidérés.

Olympe a un air de chien battu. Et dans ses yeux très noirs, la détresse du monde. Surtout quand elle sort du pressing, l'âme aussi essorée que le linge qu'elle repasse, on l'aurait à moins. Dans le studio-kitchenette des étudiants américains, son sourire douloureux, assorti d'un regard duquel jaillit continûment de la métaphysique, ferait tache, à n'en pas douter. Olympe, qui ne lit pas les journaux, ignore que des pétitions circulent dans les milieux lettrés en faveur de l'introduction, dans les feuillets télé, d'étudiants métis, crépus, joyeux, spirituels en diable et éperdus d'amour. Le racisme ne passera pas.

Autre différence de taille : la pipe ne semble pas faire partie des us et coutumes des étudiants américains. La priorité chez eux est donnée au baiser bucco-buccal. La masturbation est absente. La fornication y est à peine suggérée. Jamais montrée.

Olympe, quant à elle, se refuse pour le moment à sauter le pas, en d'autres termes : à se faire sauter. Elle n'est pas comme Sabrina ou Lucile, qui couchent. Olympe ne couche pas. Elle ne court pas ainsi le risque d'être traitée de salope comme le sont Sabrina et Lucile, qui couchent. Les premiers à traiter Sabrina et Lucile de salopes sont d'ailleurs ceux qui les ont culbutées sur le ciment

des caves et en ont bien profité. Où s'en est allée la gratitude en ce monde ?

Pour l'instant, Olympe exprime son amour à Jason en lui taillant des pipes. Certes, la queue de Jason n'est pas son morceau préféré, mais puisque l'amour se trouve au bout du chemin, elle fait contre mauvaise fortune bon cœur. Et Olympe, en bon petit soldat, de pomper avec ferveur en imprimant des mouvements réguliers de piston. Olympe voudrait sincèrement améliorer ses prestations de service. Elle voudrait inventer des gestes inédits qui soient à la mesure de son amour. Mais Olympe ne s'autorise à inventer quoi que ce soit. Même en amour. Olympe ne s'autorise à rien. Parce qu'elle est rien, c'est simple comme bonjour. Olympe est rien parce qu'elle est repasseuse et que repasseuse égale rien, un idiot le comprendrait. Jason est rien. Ses copains sont rien. Mais Olympe est encore plus rien qu'eux. On trouve toujours plus rien que soi. Voilà une maxime qui devrait séduire Lafeuillade. Lequel est grand amateur de maximes, proverbes, calembours et histoires belges, il a quelque chose de M. Fausto. Grand amateur aussi d'explétifs tels que ciel, diable, fichtre, tudieu, diantre, damnation, saperlipopette, car il croit élégant leur côté démodé et se convainc que leur usage tourne la tête aux femmes. Adeptes du baisemain. Connaissant par cœur les paroles de *Ya de la joie*, chanson démoralisante s'il en fut. Et cherchant à toute force à paraître amusant. Mais les contingences présentes, il faut bien l'avouer, ne l'y aident pas vraiment. Et

